REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POESIE ET SUR LA PEINTURE.

PREMIERE PARTIE.

ON éprouve tous les jours que les vers & les tableaux causent un plaisir sensible, mais il n'en est pas moins difficile d'expliquer en quoi consiste ce plaisir qui ressemble souvent à l'affliction, & dont les simptomes sont quelquefois les mêmes que ceux de la plus vive douleur. L'art de la Poësie & l'art de la Peinture ne sont jamais plus applaudis que lorsqu'ils ont réussi à nous affliger.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

La repréſentation pathétique du ſacrifice de la fille de Jepthé enchaſſée dans une bordure, fait le plus bel ornement d'un cabinet qu'on a voulu rendre agréable par les meubles. On néglige pour contempler ce tableau tragique les ſujets groteſques & les compoſitions les plus riantes des Peintres galands. Un poëme, dont le ſujet principal eſt la mort violente d'une jeune princeſſe, entre dans l'ordonnance d'une fête; & l'on deſtine cette tragédie à faire le plus grand plaiſir d'une compagnie qui s'aſſemblera pour ſe divertir. Généralement parlant les hommes trouvent encore plus de plaiſir à pleurer, qu'à rire au théâtre.

Enfin plus les actions que la Poëſie & la Peinture nous dépeignent, auroient fait ſouffrir en nous l'humanité ſi nous les avions vûës véritablement, plus les imitations que ces Arts nous en préſentent ont de pouvoir ſur nous pour nous attacher. Ces actions, dit tout le monde, ſont des ſujets heureux. Un charme ſecret nous attache donc ſur les imitations que les Peintres & les Poëtes en ſçavent faire, dans le tems même que la nature témoigne par un frémiſſement intérieur qu'elle ſe ſouleve contre ſon propre plaiſir.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

J'oſe entreprendre d'éclaircir ce paradoxe, & d'expliquer l'origine du plaiſir que nous font les vers & les tableaux. Des entrepriſes moins hardies peuvent paſſer pour être téméraires, puiſque c'eſt vouloir rendre compte à chacun de ſon approbation & de ſes dégoûts ; c'eſt vouloir inſtruire les autres de la maniere dont leurs propres ſentimens naiſſent en eux. Ainſi je ne ſçaurois eſpérer d'être approuvé, ſi je ne parviens point à faire reconnoître au lecteur dans mon livre ce qui ſe paſſe en lui-même, en un mot les mouvemens les plus intimes de ſon cœur. On n'héſite guéres à rejetter comme un miroir infidéle le miroir où l'on ne ſe reconnoît pas.

Les Ecrivains qui raiſonnent ſur des matieres, s'il étoit permis de parler ainſi, moins palpables, errent ſouvent avec impunité. Pour démêler leur fautes, il eſt néceſſaire de réfléchir & ſouvent même de s'inſtruire ; mais la matiere que j'oſe traiter eſt préſente à tout le monde. Chacun a chez lui la regle ou le compas applicable à mes raiſonnemens, & chacun en ſentira l'erreur, dès qu'ils s'écarteront tant ſoit peu de la vérité.

D'un autre côté c'eſt rendre un ſer-

vice important à deux Arts que l'on compte parmi les plus beaux ornemens des ſociétez polies, que d'examiner en Philoſophe comment il arrive que leurs productions faſſent tant d'effet ſur les hommes. Un livre qui, pour ainſi dire, déployeroit le cœur humain dans l'inſtant où il eſt attendri par un poëme, ou touché par un tableau, donneroit des vûës très-étenduës & des lumieres juſtes à nos Artiſans ſur l'effet général de leurs ouvrages, qu'il ſemble que la plûpart d'entr'eux ayent tant de peine à prévoir. Que les Peintres & les Poëtes me pardonnent de les déſigner ſouvent par le nom d'Artiſan dans le cours de ces Réflexions. La vénération que j'y témoigne pour les Arts qu'ils profeſſent, leur fera voir que c'eſt uniquement par la crainte de répéter trop ſouvent la même choſe, que je ne joins pas toujours au nom d'Artiſan le mot d'illuſtre, ou quelqu'autre épithéte convenable. Le deſſein de leur être utile, eſt même un des motifs qui m'engagent à publier ces Réflexions, que je donne comme les repréſentations d'un ſimple citoyen, qui fait uſage des exemples tirez des tems paſſez, dans le deſſein de porter ſa République à pourvoir encore

mieux aux inconvéniens à venir. S'il m'arrive quelquefois d'y prendre le ton de Législateur, c'est par inadvertance, & non point parce que je me figure d'en avoir l'autorité.

SECTION I.

De la nécessité d'être occupé pour fuir l'ennui, & de l'attrait que les mouvemens des passions ont pour les hommes.

Les hommes n'ont aucun plaisir naturel qui ne soit le fruit du besoin, & c'est peut-être ce que Platon vouloit donner à concevoir, quand il a dit en son style allégorique, que l'Amour étoit né du mariage du besoin avec l'abondance. Que ceux qui composent un cours de Philosophie, nous exposent la sagesse des précautions que la Providence a voulu prendre, & quels moyens elle a choisi pour obliger les hommes par l'attrait du plaisir à pourvoir à leur propre conservation; il me suffit que cette vérité soit hors de contestation pour en faire la base de mes raisonnemens.

Plus le besoin est grand, plus le plai-